La force de l’existence



[Source : Carnets d’un promeneur]

Les temps sont difficiles pour les patriotes actifs des deux côtés de l’Atlantique. En effet, le rouleau compresseur des diverses chartes onusiennes et la pression des grandes multinationales font en sorte que les prérogatives des états nationaux se réduisent, chaque jour, en peau de chagrin. Il y a péril en la demeure et c’est le cas de le dire.

Par Patrice-Hans Perrier

L’historien Dominique Venner s’épanche longuement dans son essai, intitulé « Un samouraï d’Occident », sur les causes du déclin de l’Europe et de la civilisation helléno-chrétienne. D’après lui, l’inéluctable déclin de notre civilisation serait dû, d’entrée de jeu, à la perte de ce qui constituait la substantifique moelle de notre éthos collectif. La charpente de nos mœurs et de nos valeurs spirituelles aurait été endommagée par une sorte de suicide collectif : un phénomène s’appuyant, non seulement sur l’hubris débridée de nos élites, mais tout autant sur l’effondrement d’une sagesse populaire qui puisait à une tradition plurimillénaire. Nous aurions perdu les bornes qui contenaient les menaces qui s’appesantissent sur nos sociétés déboussolées au moment de composer ces quelques lignes.

La perte des repères de la nature

Reprenant les préceptes exposés dans *L’Homme et la technique*, d’Oswald Spengler, l’historien Venner fustige la fuite en avant d’une technicité automotrice, laissée à elle-même sans contrepartie humaine. Ainsi, selon Spengler, « la pensée faustienne commence à ressentir la nausée des machines ». Prenant appui sur les observations du grand philosophe Martin Heidegger, Dominique Venner dénonce cette « métaphysique de l’illimité » qui repousse toujours plus loin les bornes de la technique, mais aussi de l’éthique. Le délire techniciste qui déferle sur notre époque aura contribué à faire sauter les digues des antiques préceptes qui guidaient

nos sociétés depuis la nuit des temps.

Les anciens nous auraient légué, toujours selon Venner, « … l'idée de « cosmos », l'idée que l'univers n'est pas un chaos, mais qu'il est au contraire soumis à l'ordre et à l'harmonie ». Et, de résumer la pensée principielle d'Homère qui pose les préceptes d'une vie bonne : « *la nature comme socle, l'excellence comme but, la beauté comme horizon* ». L'hubris de nos dirigeants, la décadence des mœurs et l'univers concentrationnaire de nos cités délabrées seraient les conséquences de l'effritement de l'antique sagesse. De la perte des bornes qui fondaient nos rapports en société et la culture comme lit de la mémoire de la cité. Les digues de la sagesse ayant été rompues, nous errons à travers nos cités dévastées tels des ilotes privés d'un droit de cité qui n'est plus qu'une chimère en l'espèce.

La métaphysique de l'illimité

Dominique Venner n'est pas le seul à dénoncer cette « métaphysique de l'illimité » qui prend appui sur l'idée que l'homme serait, à l'instar des dieux, un démiurge capable de manipuler les propriétés de la nature. Charles Taylor, ancien professeur de philosophie à l'Université McGill de Montréal, dans un petit essai intitulé *Grandeur et misère de la modernité*, remet en cause cette « culture contemporaine de l'authenticité » qui dériverait d'un idéalisme pathologique. Ce dernier estime que nos élites s'enferment, de plus en plus, dans un véritable onanisme intellectuel et spirituel. Ainsi, la quête de « l'authenticité » procéderait d'un idéalisme qui s'enferme dans ses présupposés, refusant toute forme de dialogue au final. Tout cela le pousse à affirmer que « les modes les plus égocentriques et « narcissiques » de la culture contemporaine sont manifestement intenables ».

Et, c'est par un extraordinaire effet de retournement que les occidentaux nés après la Seconde Guerre mondiale se sont comportés telle une génération spontanée, faignant d'ignorer le legs de leurs prédécesseurs. Combattant les effets délétères d'une révolution industrielle métamorphosée en nécrose financière, les adeptes de la contre-culture ont fini par se réfugier dans une sorte de prostration mortifère. Les épigones de ce que certains nomment le « marxisme culturel » ont accaparé le temps de parole sur les ondes, sur Internet et partout sur la place publique des débats d'idées. De fait, il n'y a plus de débats possibles puisque l'hubris de ces nouvelles élites autoproclamées fait en sorte de transformer leurs contradicteurs en opposants politiques, voire en délinquants.

Les idiots utiles du grand capital apatride

L'idéalisme des pionniers de la contre-culture s'est transformé en fanatisme militant, capable de neutraliser toute forme de contestation au nom de la pureté de son combat apologétique. Manifestement incapables d'identifier le substratum de leurs luttes politiques, les nouveaux

épigones de cette gauche de pacotille livrent une lutte sans merci à tous ceux qui osent s'opposer à la volonté de puissance des « forces du progrès » et de « l'esprit des lumières ». Sans même réaliser l'ironie de la chose, ces nouveaux guerriers de la rectitude politique mettent l'essentiel de leurs énergies au service des forces du grand capital apatride.

On assiste à un arraisonnement de la contestation qui, l'instant d'un retournement symbolique, s'est métamorphosé en police de la raison d'État. Parce que la nouvelle raison d'État se pare des vertus des « droits de l'homme », de la « protection de l'environnement » ou des « miracles du progrès » pour que rien ne puisse se mettre en travers de sa marche inexorable. Tout doit aller plus vite, sans que l'on puisse se poser de question, afin que les sédiments de l'ancienne morale, des antiques traditions de nos aïeux ou de nos repères identitaires soient emportés par les flots d'un changement de paradigme qui ne se nomme pas. Véritable ventriloque, ce grand vent de changement souffle sur les fondations d'une cité prétendument concentrationnaire, tout cela en ayant la prétention de vouloir libérer l'humanité de ses chaînes. Voilà la supercherie en l'état des lieux.

Une génération spontanée coupée de ses racines

Charles Taylor pose un regard d'une grande acuité sur ce « nouveau conformisme » des générations de l'après-guerre. Cette génération spontanée, refusant d'assumer sa dette envers les ancêtres, s'imagine dans la peau d'un démiurge mû par une force automotrice. Rien ne doit entraver sa volonté de puissance, déguisée en désir de libération. Chacun se croit « original », unique en son genre et libre d'agir à sa guise dans un contexte où les forces du marché ont remplacé les antiques lois de la cité. Taylor se met dans la peau des nouveaux protagonistes de la contre-culture actuelle : « non seulement je ne dois pas modeler ma vie sur les exigences du conformisme extérieur, mais je ne peux même pas trouver de modèle de vie à l'extérieur. Je ne peux le trouver qu'en moi ».

Véritable égocentrisme morbide, cet individualisme forcené se travestit à la manière d'un caméléon qui capte l'air du temps afin de se donner de la contenance et d'être en mesure de tromper ses adversaires. Parce que cette quête factice d'authenticité n'est qu'une parure qui cache l'appât du gain et la soif de reconnaissance de cette génération spontanée incapable d'arrimer ses désirs au socle de l'antique sagesse populaire. Conservateur lucide, tel un Jean-Claude Michéa, Charles Taylor n'hésite pas à faire référence aux intuitions géniales d'un Karl Marx mal compris en fin de compte. Les forces du marché, prises d'un emballement que rien ne semble capable d'arrêter actuellement, emportent toutes les digues, les bornes, qui fondaient nos cités pérennes.

Le capitalisme sauvage annonce la société liquide

Écoutons Charles Taylor : « On a parlé d'une perte de résonance, de profondeur, ou de richesse dans l'environnement humain. Il y a près de cent cinquante ans, Marx faisait observer dans le *Manifeste du parti communiste*
que le développement capitaliste avait pour conséquence « de dissoudre dans l'air tout ce qui est solide » : cela veut dire que les objets solides, durables et souvent significatifs qui nous servaient par le passé, sont mis de côté au profit des marchandises de pacotille et des objets jetables dont nous nous entourons maintenant. Albert Borgman parle du « paradigme de l'instrument », par lequel nous nous retirons de plus en plus d'une relation complexe à l'égard de notre environnement et exigeons plutôt des produits conçus pour un usage limité ».

Et, nous pourrions poursuivre le raisonnement de Taylor en observant les effets négatifs de cette « raison instrumentale » qui se déploie à travers le nouveau militantisme des zélotes de l'intégrisme libéral-libertaire. Rien ne doit entraver la liberté des marchés puisque tout s'équivaut dans l'espace libertaire du « chacun pour soi ». Le multiculturalisme, véritable doctrine d'état déployée au sein des anciennes colonies du Dominion britannique, représente une matrice anti-citoyenne qui favorise l'érection d'une multitude de ghettos ethno-confessionnels, sortes de nations artificielles qui minent la paix sociale de l'intérieur.

Les patriotes cloués au pilori

La cité, qui fondait sa légitimité sur la mémoire des ancêtres et la Geste du Héros, est détricotée au gré d'une sorte de guerre civile larvée mettant en scène la lutte de tous contre tous. Tributaire de la logique de marché, cette guerre civile en devenir prend une ampleur difficile à contenir puisque les héritiers du *génos*, ou legs
des pères fondateurs sont privés du « droit de cité ». Ainsi, les protagonistes d'un conservatisme qui se réclame de la mémoire collective, du respect d'un patrimoine national ou d'une tradition immémoriale sont-ils accusés de faire corps avec un vil fascisme, sorte de maladie de l'âme qui contaminerait tous ceux qui refusent de se conformer au libéralisme ambiant.

Du haut de leurs chaires universitaires et médiatiques, les censeurs de la rectitude politique, déguisés en intellectuels, lancent des *fatwas* contre les patriotes qui récusent la nouvelle doxa et refusent d'adopter la nouvelle *Magna Carta*
mondialiste. De puissants réseaux d'« influenceurs » se déploient sur Internet et ailleurs afin de stigmatiser, diffamer et menacer les quelques téméraires qui osent sortir des clous et poussent le culot jusqu'à remettre en question les canons de l'heure. In fine, les milices antifas et d'autres escadrons punitifs vont se mettre en marche afin de repérer et d'agresser les contrevenants. C'est l'annihilation qui est

visée en fin de compte : pour que la pureté de la pensée unique soit préservée. Comble de la folie humaine, cette nouvelle inquisition libérale-libertaire ne réalise pas que ses propres procédés pourraient bien être utilisés contre elle-même. Parce que la « main invisible du marché » finira, tôt ou tard, par liquider ses idiots utiles. La « marche du progrès » va ainsi : nulle mémoire ne saurait être tolérée dans le cadre du process de la marchandise, véritable Léviathan qui se mord la queue.

Un lien instructif :

> Comprendre le marxisme culturel